PAUL WENZ

L'ÉCHARDE

Roman

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

© Zulma, 2010 ; 2023, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *L'Écharde*
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

I

Ah Sin, jadis coolie à Canton, plus tard batelier et pirate sur la rivière de la Perle, mineur en Australie, puis jardinier, était actuellement cuisinier de John Iredale, le propriétaire de la station de Tilfara. En tant que maître queux, il était aimable, il était même propre ; plus propre et plus aimable que beaucoup de ses congénères de race blanche. Sans avoir les prétentions d'un chef, il savait servir avec une variété inépuisable du mouton vingt et une fois par semaine. Le gigot paraissait sur la table, rôti, bouilli, farci, fumé ; la viande débitée en steaks, hachée en rissoles ; les côtelettes pannées, grillées, en « ragoût irlandais », en curry indien ou en beignets.

Ah Sin avait gardé sa natte, qu'il portait roulée autour de son crâne rasé ; il n'avait pas délaissé les baguettes agiles avec lesquelles il pinçait adroitement les petits morceaux qu'il avait pêchés dans son bol de riz. Il avait conservé cet amour de son pays, cet attachement au sol qui ramène en Chine, de tous les coins du monde, un Chinois vivant ou embaumé. Il songeait aux massifs cercueils ornés d'inscriptions écarlates qui portaient bonheur dans l'autre monde ; il revoyait les tombes semées dans les campagnes, à l'ombre d'arbres qui au printemps se couvraient de neige rose. Il soupirait après les collines, coiffées de temples et de pagodes, d'où l'on voyait glisser les

jonques aux ailes de chauve-souris, aux gros yeux peints fixés dans la direction de la mer.

Ah Sin n'avouait que soixante ans ; mais ses prunelles semblaient avoir l'âge du monde, et sa figure jaune était craquelée comme la porcelaine des Ming.

Depuis dix ans qu'il cuisinait, il avait amassé ce qu'un coolie de Canton eût considéré comme une fortune : l'exportation des corbeaux l'avait aidé à grossir le nombre de livres sterling qui dormaient à petit intérêt dans une des banques d'Adélaïde. Le corbeau desséché, et son fiel, tiennent en effet dans la pharmacopée chinoise un rôle très important, si l'on doit croire aux guérisons de maux multiples qui leur sont attribuées. Une grande trappe bâtie par le cuisinier, près de l'abattoir de Tilfara, lui fournissait une quantité d'oiseaux qu'il dépeçait, faisait sécher à l'ombre, et envoyait en ville à un compatriote qui les lui payait tant par tête.

Ce soir-là, tandis qu'il semait de clous de girofle un flan aux pommes, Ah Sin songea pour la centième fois qu'il lui restait un devoir à remplir : aller mourir en Chine, et reposer dans la terre de ses ancêtres.

Une demi-heure plus tard, la voix tremblante d'émotion, il donna congé au patron.

La journée avait été dure pour John Iredale et pour son manager ; ils avaient fait passer trois mille brebis dans les yards. La poussière poivrée leur avait brûlé les yeux, leurs mains étaient égratignées par les graterons, et le maniement des bêtes récalcitrantes leur avait donné une onglée lancinante qui durait encore. Le bain du soir et le dîner d'Ah Sin leur ayant fait oublier la fatigue, les deux hommes étaient tombés dans les fauteuils du *smoking room* avec un soupir de satisfaction qu'un millionnaire eût envié.

Un feu de chêne noir flambait dans la cheminée, les pipes s'étaient allumées avec des bouffées sonnant comme de gros baisers goulus : c'était l'heure de béatitude absolue, alors que le corps et l'esprit se laissent glisser sans aucune résistance.

L'entrée de Sam, le comptable magasinier, ne fut même pas remarquée ; le bruit infernal qu'il fit en coupant sa tablette de tabac à l'aide d'une petite guillotine de sa fabrication, laissa immobiles et muets les deux autres fumeurs. Ce ne fut que lorsque Sam se fut installé dans le troisième fauteuil, et eut disparu derrière un journal vieux de deux semaines, que le boss dit sans lâcher sa pipe : « Ah Sin s'en va ; Jack, le cuisinier des hommes, le remplacera pour le moment. Je vais écrire à Adélaïde qu'on nous envoie une *housekeeper* qui se chargera de la maison : le vieux Chinois commence à négliger le ménage ; nos matelas ont la mollesse et l'épaisseur d'un linoléum, nos chaussettes ne vont plus par paires, tant elles ont besoin de reprises. Nous sommes de vieux garçons, c'est convenu, pas difficiles et pas du tout grognons ; mais il ne faudrait pas non plus accepter trop vite tous les renoncements de la vie simple. »

Tom, le manager, et Sam reçurent cette nouvelle derrière un barrage de fumée, sans doute pour mieux cacher leur surprise. Une femme dans la maison ! Cela ne s'était pas vu depuis des années, depuis que John Iredale avait pris à la station la succession de son père. Tom songeait qu'on dormait très bien sur des matelas minces, et Sam aurait préféré acheter deux paires de chaussettes par semaine plutôt que d'avoir une gouvernante dans la maison.

Le comptable magasinier reprit son journal et s'enfonça avec une joie amère dans l'affaire de la « malle

à échantillons », un crime de tout premier ordre qui ressemblait à un puzzle effroyable, la police de Sydney n'ayant trouvé jusqu'ici que trois morceaux du cadavre.

Sam restait une énigme pour son entourage : on sentait qu'il n'était pas venu s'enterrer dans cette station isolée des Nouvelles-Galles du Sud, uniquement pour gagner cent cinquante livres par an. En réalité, la myopie dont il était affligé, sa timidité presque sauvage, lui avaient fait choisir la solitude et le calme du *bush*.

Iredale s'était attaché à lui, car il tenait ses livres et son magasin avec un ordre parfait. Sam d'ailleurs n'avait pas une sinécure : Tilfara consommait chaque année des tonnes de farine, dépensait douze cents livres pour nourrir ses hommes, leur distribuait cinq mille deux cents livres en gages. Les lapins eux-mêmes avaient nécessité, six mois auparavant, une commande de quatre-vingts kilos d'arsenic ; les dingos n'avaient pas été oubliés : on leur avait fait venir deux kilos de strychnine.

Par un étrange contraste, cet homme de bon sens solide et de calcul raisonné poursuivait la chimère des chevaux de course, et tenait depuis des années un carnet de paris montrant, à la colonne de gauche, des sommes qui auraient payé deux voyages à Londres aller et retour. Sam pariait par correspondance, à Broken Hill et à Adélaïde, achetant l'espérance au détail. Ses gages s'en allaient d'un vol léger améliorer bien moins la race chevaline que l'ordinaire luxueux des bookmakers.

Un des murs du fumoir était orné d'un grand tableau, qui à distance semblait représenter un éventail, mais qui n'était autre que le pedigree, l'arbre

généalogique de Mael Gwin, un étalon favori de Sam. Pour la somme de quinze guinées, un calligraphe avait écrit très fin, à l'encre de Chine, les six mille deux cent trois noms d'ancêtres du fameux cheval, parmi lesquels figuraient Bill of Portland, Saint-Simon, Galopin, Pocahontas et d'autres aristocrates. Ce tableau, c'était la chose la plus précieuse que Sam possédât : il ne l'aurait pas échangé contre un Corot.

Tom, le manager, admirait un bon cheval ; mais tout ce qui touchait au turf le laissait d'une froideur pleine de dédain. Son intérêt était concentré sur les moutons, au milieu desquels il avait passé toute son existence. Son père lui avait inculqué dès son enfance l'admiration du mérinos, de cette race qui peut montrer la pureté de son sang depuis la conquête arabe de l'Espagne, alors que le Marocain Merin Abdallah traversa le détroit afin de combattre les chrétiens.

Tom était encore jeune ; malgré cela, il avait déjà acquis la physionomie du métier : son nez busqué, ses cheveux abondants, courts et presque crépus, son cou puissant, lui donnaient un profil de bélier que tous à Tilfara connaissaient et commentaient en souriant.

Il avait pour les animaux une bonté naturelle qui apparaissait toute dans ses yeux ; le reste de sa personne, son menton lourd et ses épaules carrées donnaient l'impression de la force brutale. Ses mains puissantes et noueuses savaient saisir un bélier par les cornes et, d'un effort, le placer sur son arrière-train afin d'examiner sa toison. Ses doigts, d'un geste doux et rapide, écartaient d'abord les lèvres de l'animal afin de lire son âge, maniaient les oreilles pour voir l'agrafe qui portait le numéro d'ordre, puis ouvraient la toison de l'épaule, du cou, du ventre et du dos afin d'apprécier la qualité de la laine, sa longueur et sa

blancheur. Ses mouvements étaient alors ceux d'une femme palpant une étoffe précieuse ou caressant une soie dont le contact est une jouissance.

Il allait chaque année dans certaines stations réputées choisir des béliers pour le stud de Tilfara. Il les connaissait individuellement comme s'ils étaient pour lui une famille. 119 avait la plus fine toison ; 003 portait une visière de cuir qui l'empêchait de provoquer ses compagnons en des tournois dangereux ; 208 était un animal presque parfait.

Tom, lui aussi, s'était adjugé un des murs du fumoir, et l'avait orné de photographies de mérinos fameux qui valaient, avait-il souvent dit à Sam, autant que des chevaux de course. Imperator, qui tenait la place d'honneur, avait été payé cinq mille guinées à Sydney.

Les discussions étaient fréquentes entre les deux hommes, et l'impossibilité d'arriver à un accord leur permettait de recommencer indéfiniment la lutte entre le cheval et le mouton. Sur un seul point, leur opinion était une : les efforts de l'homme tendaient sans cesse à améliorer la race des serins hollandais et des poissons chinois ; mais il régnait partout une suprême indifférence pour tout ce qui touchait à la race humaine : seuls, les anciens et les Américains du siècle dernier avaient songé à sélectionner leurs esclaves.

Sam et Tom n'en étaient pas moins de bons camarades, et formaient avec Iredale le triumvirat qui gouvernait un petit royaume de près d'un million d'acres.

Le lendemain matin, le boss s'attabla dans son bureau et écrivit à une agence d'Adélaïde de lui trouver le plus tôt possible une gouvernante qui pût prendre en main la direction de la maison.

Ce qu'Iredale appelait son bureau, était un capharnaüm qui tenait du musée, de la pharmacie, autant que de l'étude encombrée de paperasses. Des haches de silex, des polissoirs, des meules à *nardou** et des échantillons de minéraux encombraient la cheminée. Aux murs pendaient des carabines, des fusils, un fouet à longue lanière en peau de kangourou ; et des fers à marquer le bétail. Sur un rayon, des flacons rangés en bataille semblaient commandés par un large bocal de permanganate qui portait en grosses lettres : MORSURES DE SERPENTS.

Une des parois de la pièce disparaissait presque entièrement sous une grande carte qui semblait être celle d'une province ; c'était le plan de Tilfara.

La station avait la forme d'un rectangle, d'une superficie de quatre cent mille hectares environ ; elle était bornée au sud par la rivière Darling. Des taches de différentes grandeurs figuraient des lacs au nombre de sept. Le dessinateur les avait teintes de bleu pâle ; à vrai dire, ces lacs ne contenaient de l'eau que pendant les bonnes saisons : ils étaient tantôt des surfaces miroitantes sur lesquelles nageaient par centaines les canards et les cygnes noirs, tantôt des plaines de boue durcie et fendillée où erraient les moutons. Des criques traversaient la station en diagonale, lits desséchés qui attendaient longtemps une crue de la rivière. Des traits à l'encre rouge marquaient les clôtures de fil de fer qui séparaient les paddocks : chaque paddock avait son nom ; le plus grand, celui de l'Aigle, mesurait quatre-vingt-dix kilomètres de tour.

Les vingt-sept réservoirs, creusés à ciel ouvert, les dix-sept puits profonds étaient marqués avec soin,

* Plante qui procure aux indigènes des graines dont ils font du pain.

comme autant de fortins destinés à défendre une armée de soixante-dix mille bêtes contre la soif.

L'eau, en Australie, avait été de tous temps une obsession ; et chez les tribus de l'intérieur maintes cérémonies mystérieuses se célébraient encore afin d'attirer la pluie. Chose étrange, il était arrivé bien des fois que le ciel avait obéi aux incantations des sorciers barbouillés d'ocre rouge et de graisse d'émeu.

Le vieux Ben Iredale avait passé sa vie à forer ces puits, à creuser ces réservoirs, à construire des barrages sur les criques ; à force d'argent, de travail et de patience, il était arrivé à donner à Tilfara ce que la nature avait refusé : assez d'eau pour abreuver des multitudes bêlantes.

John ne cessait d'admirer l'œuvre du conquérant qu'avait été son père : celui-ci avait abattu une forêt afin de se procurer les poteaux supportant les fils de fer de quelque huit cents kilomètres de clôture. L'isolement, les distances énormes qui doublaient presque le prix de chaque marchandise, la lutte contre les sécheresses, contre les lapins, contre le vent même qui engloutissait les clôtures sous le sable, auraient découragé les plus vaillants.

Ben Iredale n'avait pas pour cela oublié le confort du *home* qu'il avait construit pour sa femme. La maison, bâtie en 1868 sur le bord de la rivière, avait les défauts de sa génération : les portes étaient trop basses et trop étroites pour les carrures d'athlètes des pionniers, les chambres trop petites comme si ces hommes ne pouvaient oublier la tente sous laquelle ils avaient si longtemps vécu. Mais la véranda profonde, qui entourait la demeure, lui conservait une fraîcheur précieuse même au plus fort de l'été.

Ben et sa femme avaient planté un jardin, un épais

bosquet d'orangers, des massifs de roses et de longues traînées de bougainvilléas. L'eau pompée de la rivière avait fait de ce coin pris à la plaine aveuglante une oasis touffue, une orgie de verdure et de fleurs que les oiseaux du *bush* venaient visiter sans aucune crainte.